

*Moi
l'année
dernière*

Vincent Martorana

Vincent Martorana

Moi l'année dernière

© Vincent Martorana, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1770-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. Une histoire triste.

Oh, le joli mois de juin 1999 ! Le ruban d'asphalte de la nationale 33 glisse régulièrement sous les roues du véhicule de location que Juliette conduit avec précaution. Elle a opté pour une berline « Peugeot 605 » rouge sang de bœuf afin d'en mettre plein la vue à ses trois enfants qui l'accompagnent ce jour-là, une fois n'est pas coutume, et aussi aux autres invités de la noce à laquelle elle est conviée dans un village de la Beauce profonde. Ce mariage, c'est aussi un retour à la source de son existence, au début des années 60. Un repère et des racines dont elle s'est extirpée enceinte et mariée à tout juste 16 ans.

Le regard braqué sur une route désespérément droite, Juliette reprend le refrain de la chanson de Michel Fugain, *c'est un beau roman, c'est une belle histoire* que diffuse l'autoradio. La chanson épouse son humeur du jour, un brin nostalgique mais chargée de bonnes ondes et de confiance en l'avenir. Steve l'aîné de 20 ans assis à ses côtés, Jennifer et Jason à l'arrière, respectivement 19 et 11 ans, ne goutent guère la station « Nostalgie » sur laquelle leur mère s'est fixée.

— *Vous ne savez pas ce qui est beau !* lance-t-elle tout en les laissant libre de choisir une autre fréquence.

Juliette, 36 ans, est vigilante et amicale. Une grande sœur plus qu'une mère. Ses enfants sont sa raison de vivre, même si elle a été tenue à l'écart, contrainte et forcée, de l'éducation des aînés. *Sa nichée* n'a pas le même géniteur. Le père des grands est un homme Blanc, le second un Antillais Noir pur sucre. Deux unions passablement conflictuelles, heureusement au passé depuis longtemps.

Quand sa mère l'avait placé en nourrice au « Clos Joli », la ferme des Leroux, Juliette était âgée de quelques mois à peine. Après quelques rares visites dominicales, sa génitrice n'était pas venue la reprendre. Disparition radicale des radars. Abandonnée en terre beauceronne au sein d'une famille nombreuse et modeste, Juliette y était restée, bon gré mal gré, se rapprochant instinctivement du petit dernier de la portée. 20 ans après son départ de la ferme, elle y revient pour assister aux épousailles de ce frère et complice d'autrefois.

Dans la voiture qui file à bonne allure, Juliette élève la voix pour demander le

calme sur la banquette arrière. La chamaillerie menace d'abimer son cadeau de mariage soigneusement emballé : un mixer multifonction dernier cri. Un robot qu'elle a acquis par l'intermédiaire de son comité d'entreprise. Un présent qui se distinguera dans l'amoncellement des cadeaux dérisoires ou inutiles à une époque où la liste de mariage est réservée aux seuls citadins. L'indice aussi d'un statut social qui en mettra plein la vue à tous ceux qui se sont encroutés sur place. Aujourd'hui, tandis qu'elle roule vers Boullay-l'étang en respectant la vitesse indiquée par les panneaux de circulation, Juliette est dans une période plutôt apaisée de sa vie. Un CDI de comptable dans une grande entreprise, un salaire honnête et un logement décent aux portes de Paris où elle peut désormais accueillir ses grands enfants quand ils le souhaitent.

Si elle avait perdu la garde des aînés Steve et Jennifer, elle avait conservé celle de Jason qui vivait avec elle. Juliette avait vaguement caressé le rêve de refaire sa vie avec un homme Noir plus jeune qu'elle, mais le garçon se révélait immature et peu disposé à assumer son rôle de parent. Elle le serait pour deux. Là aussi c'était elle qui avait pris les devants en quittant le domicile conjugal. Mère célibataire, le statut lui convenait parfaitement. La rupture avec le père de Jason s'était accomplie sans douleurs excessives. Les parents continuaient à se parler à défaut de s'aimer.

Depuis elle couve trop le petit dernier, mais pas au point de susciter la jalousie des deux autres que leur père a élevé loin de Paris. Caprice de la nature, ses aînés ont la peau laiteuse de leur père, un Normand bon teint. C'est à peine si on devine qu'un quart de sang noir coulent dans leurs veines tandis que Jason est un joli gamin noir chocolat avec des cheveux bouclés. En répondant à l'invitation au mariage de son *frérot*, Juliette obéit à deux exigences complémentaires. Elle assume, quoi qu'elle en dise, ses liens avec sa famille nourricière tout en exhibant aux yeux de tous ses propres enfants, son grand œuvre, sa réussite. Drapée dans son statut de mère poule sereine, Juliette mesurera, à son avantage, le chemin qu'elle a parcouru depuis son départ de la ferme enceinte jusqu'aux dents.

La nationale déroule son bitume monotone et luisant, le début de l'été est plein de promesses et la noce champêtre s'annonce réjouissante. Un petit bonheur familial inédit que Juliette goûte à sa juste valeur. Tous ont revêtus des tenues de

circonstance, chics et décontractés, percale de soie printanière, nœud papillon ou gilet, signes ténus d'une existence ordinaire, stéréotypée et plutôt harmonieuse. Jason en a plein les oreilles du Hip Hop que crachote « Skyrock ». Il tance son frère aîné de changer de fréquence, ce que Steve refuse de faire avec le soutien de Juliette qui, contrairement aux paroles syncopées de la chanson, estime effrontément que la vie mérite d'être vécue ! Fièr et altière au volant de sa voiture de location, elle dépasse en souplesse le véhicule qui se traîne trop à son goût mais pointe en souriant un doigt d'honneur en guise de salut. En ce joli mois de juin la nature s'offre, capiteuse et chatoyante, enivrante. Une belle tranche de France profonde, originelle, rurale et nourricière, n'en déplaie au sang noir américain qui coule dans ses veines.

Jusqu'à l'adolescence Juliette s'était nourrie de ce terreau campagnard qui fleurait bon l'image d'Épinal. À l'orée de la quarantaine Juliette était est une maison de guingois mais solide, enracinée dans cette terre céréalière et féconde qui avait façonnée son existence depuis que sa mère biologique l'avait placée en nourrice chez Thérèse Leroux avant de disparaître sans jamais plus donner de ses nouvelles. Ainsi Juliette était née sous une triste étoile, sombre et opaque. Hostile. Cela ne l'avait pas empêchée d'avancer tout de même dans la vie, droit devant, avec l'opiniâtreté d'un bulldozer mêlée à l'impétueuse et subtile intuition d'un chien qu'elle avait peut-être été dans une vie antérieure, ou plus prosaïquement selon les signes de l'horoscope chinois. Cela s'accompagnait parfois de hoquets violents, de sanglots à vous déchirer les tripes, mais ça ne durait jamais très longtemps. *Toujours droit devant !* semblait indiquer la boussole intérieure qui la maintenait debout contre vents et marées depuis sa naissance. La famille nourricière avait obtenu de l'assistance publique la garde de l'enfant le temps de dénouer la situation de la fillette d'un an. La DASS avait finalement confié Juliette désormais pupille de la nation à la famille d'accueil qui, en contrepartie d'une allocation salubre pour cette famille modeste, avait élevé la gamine jusqu'à son mariage éclair, sans jamais envisager une adoption légale. De toutes les façons Juliette n'était pas adoptable, la mère biologique n'ayant rien signé en ce sens.

La petite mulâtresse qui ignorait encore de l'être, avait poussé ainsi au sein d'une famille nombreuse, dans le périmètre d'une ferme peuplée de quelques animaux et encombrée de lits superposés. Son père nourricier était couvreur, sa

mère femme au foyer et assistante maternelle. Parmi tous ses grands frères et sœurs, Juliette nouait une relation particulière avec Thierry qui avait quasiment son âge. Celui-là même qui se marie aujourd'hui. Telle une petite souris, Juliette avait fait son nid au sein d'une famille indifférente et bordélique, les filles d'un côté, les grands garçons de l'autre, les petits derniers dans un recoin aménagé dans l'atelier. Seule la chambre des parents était close, équipée d'une imposante armoire normande et d'un miroir en pied dans lequel Juliette ne manquait pas de s'observer à la moindre occasion. Pourquoi était-elle ici en maison d'accueil ? Que faisait-elle dans cette tribu ? Qui était-elle véritablement ? Un électron libre lâché dans la nature ? Un fétu de paille soufflé par-dessus les champs ? Consciente de sa situation de pièce rapportée au sein de la fratrie, Juliette était néanmoins un morceau du puzzle. Bien qu'elle l'exprimât rarement, elle était reconnaissante aux parents Leroux de l'avoir recueillie, elle que sa mère avait abandonnée comme un chiffon sale du jour au lendemain, sans même crier gare.

Avait-elle estimé que son enfant n'en valait pas peine ?

Que la fillette était une contrainte trop lourde à assumer ?

Cruel et inextricable mystère.

Juliette ne prenait véritablement conscience de sa différence qu'en allant à l'école. La petite métisse à la peau café au lait et aux cheveux noirs frisés faisait tache dans le tableau bucolique d'enfants blancs et blonds depuis des générations. Pupille de la nation comme on disait alors, et mulâtre, Juliette était doublement différente, mais ces anomalies s'estompaient rapidement dans l'environnement campagnard d'un Boullay-l'étang où tous se connaissaient. Elle faisait partie du paysage au même titre que les saules pleureurs, les champs céréaliers, le cours d'eau, l'étang et les jardins maraichers. On ne lui avait pas menti sur son identité : sa famille était nourricière et non biologique. Et quand elle interrogeait Thérèse sur les prémisses de son histoire, celle-ci évoquait toujours une grande femme blonde, belle, élégante et parfumée qui lui apportait de petits cadeaux. Oh, des babioles, mais toujours soigneusement emballés. La présentation importait plus que le contenu. Elle arrivait souvent dans une voiture américaine décapotable, emmenée par des GI Noirs de la base voisine. À une époque où personne n'avait de voiture dans la région, leurs visites ne passaient pas inaperçues. Les militaires n'étaient pas forcément les mêmes, mais *ces hommes-là se ressemblent tellement, surtout en uniforme !* Ils étaient joyeux, fringants et avec des sourires si éclatants que la mère nourricière n'avait pas osé rouspéter quand l'un d'eux avait écrasé ses rosiers en manœuvrant son char

d'assaut. Toujours selon Thérèse, la mère de Juliette travaillait dans une usine à proximité de la base américaine. Elle vivait de-ci, de-là et l'avait mis en nourrice faute de pouvoir s'en occuper quotidiennement.

— *Et pourquoi elle n'est pas venue me reprendre ?* demandait Juliette invariablement.

— *Elle travaillait beaucoup...*

La réponse laissait la gamine dubitative. Thérèse suggérait alors que sa mère avait peut-être épousé l'un des soldats avec lesquels elle fricotait, ça se faisait beaucoup à l'époque, jusqu'à ce que le Général De Gaulle décidait brusquement de tous les renvoyer chez eux. En disant cela, Thérèse étalait du beurre sur la tartine du goûter.

— *Tu n'es pas bien chez nous, avec moi ? Tu es comme notre enfant maintenant...*

Juliette acquiesçait en se blottissant dans les bras de sa mère nourricière. Elle ne pouvait pas prétendre le contraire. Le passé se refermait sur de vagues hypothèses qui polluaient le sommeil de l'enfant. Debout devant l'évier, la gamine trempait sa tartine dans un bol de lait puis s'atablait pour faire ses devoirs.

C'était à l'adolescence que les premiers troubles étaient apparus. Juliette se scrutait longuement dans le miroir en pied de la chambre des parents pour se rassurer, un peu, et s'interroger, souvent. Son corps s'allongeait, ses épaules s'arrondissaient, ses seins pointaient, ses traits s'affirmaient.

Si elle avait une image confuse de sa mère biologique, d'ailleurs ça ne l'intéressait pas, Juliette ignorait tout de son père biologique, excepté la couleur noire de sa peau, sa probable nationalité américaine et son statut de soldat. Son fantôme évanescent hantait ses rêves récurrents. Il était grand, fort et très beau. Un joueur de baseball peut-être. Il mesurait 2,02 mètres précisément, elle avait ses yeux sa bouche et son sourire, malheureusement il ignorait l'existence de sa fille car on l'avait renvoyé aux *States* avant sa naissance. Les fantasmes avaient bien sûr des variantes au gré des images qu'elle glanait à la télévision, dans les bandes dessinées de ses frères et les magazines de ses sœurs, mais c'était assurément un type bienveillant, une masse virile et douce, contrairement à sa mère qui l'avait lâchement abandonnée. Une coureuse, une moins que rien, une *putaine*, dont elle reproduisait paradoxalement le comportement supposé dans

ses relations avec les garçons. Son état de confusion engendrait un comportement agressif et violent. Elle devenait effrontée, sournoise et secrète. Juliette ruait dans les brancards à la moindre occasion, pour un oui ou pour un non. Elle affirmait sa différence et se démarquait résolument. C'est ainsi qu'elle tapait dans l'œil de Lucien, un mécanicien auto d'Évreux qu'elle avait rencontré un dimanche après-midi dans un bal des environs où elle s'était rendue en faisant du stop sans rien dire à personne. Quand le garçon la mit enceinte, il proposa de l'épouser car il était épris de la belle sauvageonne. Il venait de la ville, il était blanc, bien charpenté, il avait une bonne situation, des *sous*, promettait de l'adorer toute la vie. C'était inespéré. Juliette sautait à pied joint sur l'opportunité de clore le premier chapitre de son existence d'enfant de la DASS. Elle quitterait la ferme, sa famille nourricière et vivrait enfin sa vie ! Elle avait été émancipée pour l'occasion et avait déserté « le Clos Joli » dans la foulée. Tous, plus ou moins secrètement, se réjouissaient que la jeune rebelle débarrasse le plancher. Et puis Lucien était amoureux, il avait la tête sur les épaules et une bonne situation en ville. Quelqu'un de confiance quoi ! Malheureusement, et contrairement aux belles histoires de la télévision, la réalité de la vie conjugale et familiale fut moins euphorique.

Un panneau annonce la prochaine bifurcation vers le village de Boullay-l'étang, leur destination. Juliette enclenche aussitôt son clignotant à la satisfaction des enfants que le trajet depuis Paris a excité puis rebuté par sa monotonie. Cent cinquante kilomètres à peine et le basculement dans une dimension rébarbative. Ils se réjouissent cependant de plonger dans l'environnement nébuleux et secret qui a bercé la jeunesse de leur mère jusqu'à son mariage à elle. Tous ont hâte d'être à la noce, faire la fête et profiter de ce week-end à la campagne pour resserrer leurs liens familiaux. Sans négliger la perspective de faire bombance, car il se murmurait que dans les campagnes françaises on faisait rarement les choses à moitié !

2. *Racine(s)*

Juliette et compagnie arrivent en retard à la noce, juste à temps pour assister à la sortie de l'église des mariés. La jeune femme a mal calculé son coup, à moins qu'il ne s'agisse de se faire un peu plus remarquer. La petite famille se place derrière les invités qui lancent des poignées de riz sur le couple nouvellement scellé. Crépitements des flashes, applaudissements, cris. Jason saisit à la volée le sac de riz qui circule parmi les invités et vise lui aussi les mariés. Steve l'imité bientôt. Trop amusant de canarder des *péquenots* qu'ils ne connaissent ni d'Ève ni d'Adam ! Tandis que le jeu excite les garçons, Juliette est émue aux larmes de voir son frère de lait Thierry rayonnant de bonheur. Et tellement fier avec ça, le mec ! Il prend volontiers la pose pour le photographe attitré à mesure que le couple se dirige vers la voiture joliment apprêtée des mariés. Juliette ne connaît pas l'heureuse élue. Elle la trouve plutôt moche et boudinée dans sa robe blanche déjà déchirée, mais du moment qu'elle plaît au *brother* ! Il y a une pointe de jalousie dans son jugement. Jennifer remarque les larmes silencieuses qui mouillent les joues de sa mère. Elle lui saisit le bras et se blottit affectueusement contre son corps.

Juliette ânonne avec un sourire crispé :

— *Ici rien n'a changé, sauf moi !*

Sa fille cadette imagine que la vision de la petite église précédée d'un enclos planté de vieilles tombes réveille chez sa mère le tendre et lointain souvenir du mariage de ses parents. Mais elle se méprend, et Juliette la détrompe aussitôt. Comme toutes les filles, elle rêvait d'un mariage en blanc à l'église avec voile, demoiselle d'honneur, bouquet de la mariée, dragées et tout le tralala, mais *avec ton frère de six mois dans le ventre*, c'était hors de question. Un bien beau ballon tout rond pourtant !

— *Non, j'ai épousé ton père à la sauvette, à la mairie devant un deuxième adjoint qui bafouillait, avec mes parents comme témoins !*

Effectivement l'affaire avait été expédiée en dix minutes chrono, suivi d'un petit apéro en famille à la ferme et basta. Emballé c'est pesé ! Le soir même elle quittait définitivement « le Clos Joli » où elle avait vécu les seize premières années de son existence pour n'y revenir que rarement, comme aujourd'hui par exemple. Juliette se remémore soudain la joie mêlée de tristesse qui l'habitait ce